

NOTES ET MÉLANGES

Catholicité évangélique

par L.-M. DEWAILLY o.p.

Suivant leur acception la plus ancienne et la plus naturelle, les deux mots qui composent le titre de cette thèse sont parfaitement consonants. Il n'est rien, dans le terme de catholicité, qui implique quoi que ce soit de non évangélique (ni d'ailleurs de non orthodoxe). Et néanmoins nous en sommes venus à les traiter parfois comme contradictoires. Je n'en veux citer qu'un témoignage anonyme et d'autant plus révélateur, puisé dans l'*Encyclopaedia Universalis*, 18 (Thesaurus, I), 661 a : « Le qualificatif " évangélique " est revendiqué par des Eglises qui affirment par là garder, contrairement à celles dont elles sont issues, les Evangiles comme seule base ou norme de leur foi... » Par suite de circonstances historiques que chacun devrait connaître, un couple verbal tel que celui de notre titre fait aujourd'hui figure de paradoxe douloureux, absent de l'usage courant. Mais il a servi de programme à certains théologiens, à certains groupes de chrétiens. Quels sont-ils ? Comment ont-ils entendu l'expression ?

C'est à répondre à ces questions que s'est employé Sven Erik Brodd dans sa thèse de doctorat, soutenue devant la faculté de théologie d'Upsal le 1^{er} juin 1982¹. C'est un travail d'une dimension et d'une richesse insolites. Dans l'impossibilité où je me sens d'en donner ici une étude détaillée, je dois me borner à un aperçu superficiel, quitte à souhaiter qu'un jour une rédaction revue, peut-être allégée par endroits, en parvienne aux lecteurs ignorant le suédois, car le résumé anglais joint à la thèse (pp. 325-329) est vraiment très succinct.

Beaucoup d'entre nous peuvent se rappeler que l'expression a connu une période de floraison dans les années 20 et 30, associée surtout

1. Sven Erik BRODD, *Evangelisk katolicitet. Ett studium av innehåll och funktion under 1800- och 1900-talet* (Catholicité évangélique. Sens et rôle de la formule aux XIX^e et XX^e siècles), « *Bibliotheca Theologiae Practicae* », 39, Lund C.W.K. Gleerup, 1982, 391 pp.

aux noms de Nathan Söderblom et de Friedrich Heiler². C'est en effet la période centrale étudiée au milieu de la thèse et qui y occupe le plus de place. Il semble qu'elle ait fourni le point de départ de la recherche. Mais Brodd y a ajouté, et là réside l'originalité de son ouvrage, un avant et un après. Ainsi s'éclaire dans une perspective élargie le contenu de deux termes dont le rapprochement n'a pas toujours été entendu dans le même sens, selon des situations historiques et des milieux de pensée différents. La visée finale de la thèse n'est du reste pas purement académique, mais œcuménique : S.E. Brodd espère rendre moins large et moins profonde la fissure qui d'ordinaire sépare les deux mots de son titre dans nos catégories usuelles.

Une première partie (pp. 19-36) est en réalité un éclaircissement préalable sur le but et la méthode de la thèse. S.E. Brodd rappelle quel usage a été fait du concept dans les conjonctures récentes, en premier lieu — à la suite de l'Assemblée constitutive du C.Œ.E. (Amsterdam, 1948) — dans les travaux et les conférences de Foi et Constitution, mais aussi, brièvement, dans l'Eglise catholique avant et après le deuxième Concile du Vatican. Il enregistre avec intérêt dans la pensée catholique le progrès qui a mené d'une conception quantitative (universalisme) à une conception qualitative (il voit ce changement apparaître dans les travaux du P.A. de Poulpique (1909) puis se développer largement au Concile récent). Puis il s'attache à l'adjectif « évangelique » accolé à « catholicité ». Il déclare alors son intention de s'en tenir principalement aux théologiens de tradition luthérienne, chez qui il recherche les origines de cette pensée, parfois même à défaut de l'expression littérale. De fait il établira par endroits des filiations perceptibles, mais ce n'est pas là son but, de sorte que son étude a parfois l'allure d'une série bien rangée de monographies où les sous-titres très nuancés suggèrent les traits propres à chaque auteur.

Cela est vrai surtout dans la deuxième partie, qui traite de la première période étudiée, 1817-1870 (pp. 39-98). Il présente ici, dans l'ordre, R. Smend, J.-P. Lange, Chr.Fr. Kling et K.R. Hagenbach, M.A. von Bethmann Hollweg, Fr.J. Stahl, J.H. Wichern, E.L. von Gerlach, H. Leo, Ph. Schaff. Chacun de ces auteurs suivait sa ligne, et autant vaut ne pas forcer l'évolutionnisme jusqu'à établir des généalogies là où il n'y a que des analogies successives. Les traits généraux de cette période se dégagent vers la fin, quand on voit se manifester dans le milieu épiscopalien américain une intention irénique. Chez W.A. Mühlenberg (1796-1877) et quelques autres, S.E. Brodd voit poindre le vœu d'une *comprehensiveness* incluant les diverses Eglises dans une unité supérieure entrevue.

2. Oserai-je renvoyer le lecteur d'*Istina* à ma traduction d'« Un article de Nathan Söderblom », article écrit en 1928 (après Lausanne) en réponse aux critiques adressées par le futur cardinal Journet à la Conférence de Stockholm, dans *Istina*, XII (1967), pp. 425-438. La traduction est précédée d'une longue introduction, pp. 403-425. L'expression « catholicité évangelique » n'apparaît pas dans cet article.

A la troisième partie, je l'ai indiqué, est réservée la part du lion. Séparée de la précédente par un intervalle de temps, elle couvre les années 1919-1939 (pp. 104-260). Nathan Söderblom y occupe la première place (pp. 104-134). Il fut archevêque d'Upsal de 1917 à 1931, et l'on se rappelle quel fut son rôle dans la préparation éloignée et prochaine de la Conférence mondiale *Life and Work* de Stockholm en 1925. Dès 1919 il donne ce titre à des articles et brochures, d'abord au sens d'une description idéale de l'Eglise du Christ, puis de plus en plus en pensant à la position privilégiée de l'Eglise suédoise comme proche parente de la Communion anglicane. Il a contribué au succès de la formule par son article « Evangelische Katholizität » dans le *Festgabe A. Deissmann*, Tübingen, 1927, pp. 327-334. Mais il a auparavant, dès 1911, assuré S.E. Brodd (pp. 107, 132), usé librement de ce « slogan » dont il n'était nullement le créateur. Parfois il distingue trois « catholicités » plus ou moins confédérées : une évangélique, une orthodoxe, une romaine. Quant à la situation propre de son Eglise suédoise, il en perçoit la parenté avec la Communion anglicane (tractations en vue de l'accord de 1912, où son rôle a été important), mais il use peu à ce sujet des termes d'« Eglise-pont » ou de « branches ». De toute façon son ecclésiologie n'a jamais été une construction systématique. Ce n'était pas son tour d'esprit et il ne se souciait guère d'une évolution logique de ses intuitions. Rien d'étonnant si, reconnaissant le poids de ses apports, nous ne sommes pas en état de dresser un tableau définitif et pleinement cohérent de sa pensée.

Aussitôt après, S.E. Brodd fait place à deux autres théologiens suédois, Gustaf Aulén (1879-1977) et Bo Giertz (1905-. . .), rapprochement assez accidentel si l'on examine les dates, puis à d'autres, soit en Angleterre soit en Allemagne, et parmi ces derniers M. Herzberg et Friedrich Heiler avec son entourage et ses contradicteurs. Il se trouve que Heiler est peu connu en Suède et S.E. Brodd lui consacre un chapitre important (pp. 146-148 ; 186-232). Le passage de Heiler au luthéranisme est lié aux conférences que lui fit faire Söderblom à Upsal en 1919. Il a même cherché (p. 146) à se fixer en Suède en étant admis dans l'Eglise suédoise, mais Söderblom l'en a dissuadé. Largement influencé par Harnack, il a très tôt rapproché les deux mots, comme en une synthèse fusionnelle de deux aspects de l'Eglise qu'il souhaitait voir se concrétiser en une unité nouvelle, une communion qui porterait les deux noms, une *Gesamtkirche* d'inspiration johannique, de soi sans frontières, où se rejoindraient dans la *sola gratia* la « réduction » protestante et le « syncrétisme » de Rome, « un corps catholique et une âme évangélique » (p. 203). Plus tard il se rapprochera de la théorie des branches. Entre-temps il n'a pas été sans influencer le mouvement « Haute-Eglise » suédois, auquel surtout Gunnar Rosendal a donné de l'ampleur et dont l'histoire fut riche en péripéties et en mutations.

Vers la fin de cette troisième partie, S.E. Brodd revient aux échanges de vues qui ont précédé et accompagné la Conférence mon-

diale de Foi et Constitution de Lausanne en 1927, aux discussions de ce temps entre Söderblom et les Anglo-catholiques. Mais cette partie n'a pas de conclusion générale, moins encore que la « deuxième ». Les trois dernières lignes, qui laissent entrevoir une synthèse entre ecclésiologie « catholique » et ecclésiologie « protestante », n'en tiennent pas lieu.

Enfin la quatrième partie, elle aussi séparée de la précédente par un intervalle de temps, étudie les années 1960-1980 (pp. 263-322). De cette période encore toute proche de nous, beaucoup de lecteurs peuvent se souvenir, s'ils ne sont pas de tout jeunes étudiants. Ils ont pu suivre le mouvement et même s'y trouver engagés. A vrai dire, le courant continue de couler et de nous entraîner. L'historien risque de faire place bon gré mal gré au chroniqueur d'une actualité encore fraîche. Il faudra bientôt refaire ces chapitres, à mesure que de nouveaux documents verront le jour ou qu'on découvrira dans les archives des données encore inaccessibles. Nous venons par exemple d'entendre les premiers échos de l'Assemblée de la Fédération luthérienne mondiale en Hongrie (juillet-août 1984). Le Dr W.H. Lazareth a parlé du « Document de Lima » en usant de cette expression insolite. Et le Pasteur Jürg Kleemann, vice-doyen de l'Eglise évangélique luthérienne de Rome, exprime son étonnement devant ce signe joint à d'autres d'une tendance inquiétante aux accommodements³. D'autres réactions sont possibles encore. En attendant, nous lisons ici un chapitre, pas très poussé, sur Paul Tillich (pp. 266-276), puis nous rendons visite à Jaroslav Pelikan, à plusieurs catholiques : H. Küng, E. Przywara, W. Beinert, et de nouveau à des protestants : W. Stählin et E. Kinder. Enfin la thèse fait écho (pp. 313-322) aux échanges de vues qui ont tout récemment accompagné le demi-millénaire de l'*Augustana* en 1980, où plus d'un théologien romain se montrait favorable à une « reconnaissance » : V. Pfnür, J. Ratzinger, W. Kasper. Ce bouquet final de citations nous invite à réduire les incompatibilités en cherchant une relation vivante et réellement réciproque entre « l'évangélique » et « le catholique ». C'est à la lumière d'une recherche commune que nous lisons la conclusion de la thèse. Pour l'instant il n'est pas possible encore d'éliminer l'opposition entre les deux termes du titre de la thèse tels que nous les marquions en commençant. Peut-être la toute dernière phrase (p. 322) exprime-t-elle le problème sous-jacent à la longue et minutieuse démarche de S.E. Brodd, dont le point de départ est la Conférence de Foi et Constitution de Lund en 1952. Je la cite dans l'original : « Fragan kunde enklast formuleras så : Vilket existensberättigande har de lutherska kyrkorna i dag ? » J'espère ne pas trahir la pensée de l'auteur en la traduisant ainsi : « Pour justifier leur existence, quelles raisons les Eglises luthériennes peuvent-elles donner aujourd'hui ? » Mais qui peut, aujourd'hui, donner la réponse à cette question ?

3. Traduction française dans *Mensuel du Service œcuménique de Presse et d'Information*, octobre 1984, pp. 6-7.

La bibliographie (pp. 335-371) est d'une ampleur stupéfiante (Söderblom y occupe plus de quatre pages, Heiler plus de deux), malgré quelques absences, par exemple quelques bons travaux en français ou les originaux d'ouvrages utilisés en traduction. Elle sera indispensable sur le sujet. En revanche, l'index des personnes nommées méritait d'être réalisé d'une façon moins décevante. Parfois on trouve avant le renvoi un nom et une initiale, comme d'usage ; en d'autres cas S.E. Brodd y a ajouté des éléments d'identification qui vont d'une ou deux dates à une esquisse biographique de plusieurs lignes. L'idée excellente donne des résultats très inégaux. Confectionner un tel répertoire demande un temps et un soin infinis, mais dès lors qu'on commence, pourquoi ne pas aller jusqu'au bout ? De plus il est resté dans le livre de nombreuses coquilles de toute espèce.

Mes derniers mots seront pour remercier Sven Erik Brodd de son effort considérable pour embrasser un matériel d'apparence si disparate et parfois si difficile d'accès, pour débrouiller les contextes qui ne cessent de donner de nouvelles nuances aux mêmes mots employés. Espérons que son souci de surmonter nos oppositions verbales et conceptuelles, hélas souvent irraisonnées, suscitera d'autres recherches et discussions auxquelles il continuera de prendre part. En ce domaine il a d'emblée conquis une place qui doit demeurer la sienne.